PQ 2428
.S74 C3
Copy 1

PQ 2428
.S74 C3
Copy 1

CAROLINE

DE

LICHTFIELD;

MELODRAME-VAUDEVILLE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

Par MM. SIMONNIN et BRAZIER, Fils.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes-Artistes, le Samedi 29 Novembre 1806.

Si les guerriers sont les soutiens du trône,
Les femmes en sont l'ornement.

Acte II, Scène II.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

1807.

PERSONNAGES.

Le Baron DE LICHTFIELD, chambellan.	M. LEPEINTRE.
CAROLINE, sa fille.	Mlle. LOUISE.
Le Comte DE WALSTEIN, ambassadeur, époux de Caroline.	M. PRUDENT.
MATHILDE, sa sœur.	Mlle. PETIT.
LINDORF, capitaine aux gardes.	M. BROUILLON.
La Baronne DE RINDAW, amie du baron de Lichtfield.	Mlle. BARDOU.
PAULIN, jardinier de Madame Rindaw.	M. BASNAGE.

PQ2428
S74C3

La Scène se passe en Prusse, à Rindaw et aux environs.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Quand le nom de notre héroïne,
Jusqu'à votre oreille parvient,
Vous savez que de Caroline
Le roman de Prusse nous vient.
Quel malheur, si par maint astuce
Vous traitiez, d'après vos moyens,
Un sujet venu de la Prusse
Comme nous traitons les Prussiens!...

B9144
31

CAROLINE DE LICHTFIELD.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un jardin terminé à droite par un mur qui laisse voir une grande route, du même côté un petit pavillon plus haut que le mur; à gauche une grille et un banc de gazon.

SCENE PREMIERE.

PAULIN, *tous les Villageois.*

AIR : *Du Vaudeville de madame Scarron.*

CHŒUR.

Travaillons, célébrons la convalescence
De l'être divin,
Que nous allons revoir enfin.
Trop long-temps (*bis*) sa triste souffrance
Nous a fait languir ;
Mais, sa santé va revenir.

PAULIN.

Amis, redoublons de zèle,
Jusques au moindre détail,
Pour l'aimable demoiselle
Qui conduit notre travail.
Il sagit d'une surprise,
Pour la dame de céans.
Y's'peut qu'on l'y conduise,
Ne perdons pas de temps.

CHŒUR.

Travaillons, célébrons, etc.

SCENE II.

LES MÊMES, Mad. RINDAW, CAROLINE.

CAROLINE.

Même air.

Pendant votre maladie
J'ai negligé mon jardin ;
Maintenant, ma tendre amie
J'y vais travailler soudain...
Si tout sembla disparaître,
Dans ces longs instans d'ennuis,
Les roses vont renaître
Où naissaient les soucis.

CHŒUR.

Travaillons, célébrons la convalescence
De l'être divin,
Qu'ici nous revoyons enfin.
Trop long-temps (*bis*) sa triste souffrance
Nous a fait gémir ;
Mais, sa santé va revenir.

Même air.

Mad. RINDAW.

Mon aimable Caroline,
Et vous tous, mes bons amis,
A ces apprêts, je devine
Vos sentimens réunis.
De l'amitié, je contemple,
Les attributs enchanteurs :
Mais, pour moi, son vrai temple
Est au fond de vos cœurs.

CHŒUR.

Célébrons, célébrons, etc.

Il sort.

SCENE III.

Mad. RINDAW, CAROLINE, PAULIN.

CAROLINE.

Eh bien, ma bonne maman, comment vous trouvez-vous aujourd'hui.

MAD. RINDAW.

Beaucoup mieux depuis que tu es revenue avec moi.

PAULIN.

Et nous aussi, j'nous en trouvons mieux. Dam' c'est que votre absence nous avait presqu'autant affligés que

la maladie de madame de Rindaw. Cà me semblait tout drôle de ne plus vous voir dans le jardin, au lieu qu'à présent que vous v'là de r'tour, vous allez reprendre vos petits travaux d'habitude.

AIR : *Et tout le mal que l'on en dit.*

Le grand mond' vous réclame en vain,
Je vous connais mademoiselle;
Vous reviendrez dans le jardin,
Cultiver chaque fleur nouvelle.

Si l'on s'en plaint dans la maison,
J'dirai, c'est comme à l'ordinaire,
Une femm' de moins dans le salon
Une ros' de plus dans mon parterre.

CAROLINE,

Vous êtes galant, monsieur Paulin.

PAULIN.

J'sommes comme, çà nous autres.

MAD. RINDAW.

Il faut que j'aille donner quelques ordres. Je vais prendre le bras de Paulin, toi, reste, ici, encore quelque temps, si tu le veux, arrose tes fleurs. fais de la musique, chante, tu sais bien, *La jeune Hortense, au fond d'un verd Boccage.* Ah ! ma chère amie, si j'avais su, dans ma jeunesse, cette chanson sur l'indifférence, je me serais épargnée bien des regrets, quand le baron de Lichtfield ton père.....

CAROLINE.

Quand le baron mon père ?....

MAD. RINDAW.

Va, va, je te conterai tout cela dans un autre moment. *Elle l'embrasse, et sort. (Musique.)*

SCENE IV.

CAROLINE. *(seule)*

Oui, j'ai besoin d'être seule, bonne maman, combien j'ai souffert pendant sa maladie et combien je souffre encore d'être obligée de feindre avec ma meilleure amie. Si elle savait que sa Caroline est engagée pour la vie ; que le comte de Walstein est mon époux ! Mon époux ! oh ! oui plus d'espérance. Je suis à lui pour toujours. Funeste mariage ! Si le jeune homme que j'ai vu se promener plusieurs fois sur la route allait venir... oh ! non, il ne viendra pas. Tout m'ennuie, tout me fatigue..... Arrosons ces fleurs. Mais non... Essayons plutôt de chanter. Et comme l'a dit ma bonne amie, la romance de l'indifférence... il n'est que celle là qui me plaise.

Elle entre dans le Pavillon, prend une guitare et chante en s'acconpagnant les couplets suivans.

ROMANCE.

La jeune Hortense, au fond d'un verd boccage,
Ne connaissait de l'amour que le nom :
La jeune Hortense, au printemps de son âge,
Rêvait un jour seule sur le gazon.

A ce nom, sans cesse elle pense,
Craint et désire un doux lien.
Ah ! ma paisible indifférence,
Vous êtes mon unique bien.

Ainsi chantait cette jeune bergère,
Amour l'entend, amour s'en vengera:
Il tient déjà, dans sa main meurtrière,
Le trait fatal dont il la percera?

Bientôt, jeune et sensible Hortense,
En formant un tendre lien,
En perdant ton indifférence,
Tu vas connaître le vrai bien.

SCENE V.

CAROLINE, LINDORF, *en Chasseur.*

LINDORF, *derrière le Pavillon,*

» Oh! perdez cette indifférence,
» Et vous connaîtrez le vrai bien.

CAROLINE.

Qu'entends-je !.... c'est lui....

LINDORF, *en dehors,*

Charmante Caroline.....

CAROLINE.

C'est encore lui. *(Elle se penche sur le mur.)*

LINDORF, *à part.*

Je brûle de lui parler.... ma foi demandons à voir le pavillon. *(haut)* pardon, mademoiselle, *(il entre)* permettez-vous à votre voisin d'examiner de près ce joli pavillon?

CAROLINE, *ingénuement.*

Avec plaisir, Monsieur.

LINDORF.

Mais c'est ici le pays des miracles. L'arrangement de tout ceci est d'un goût délicieux.

CAROLINE.

C'est moi qui en ai conduit le travail.

LINDORF.

Je n'en suis plus surpris.

CAROLINE.

Pour ma bonne maman.

LINDORF.

Ah! vous avez une bonne maman?

CAROLINE.

Oui, et que j'aime....

LINDORF.

Comme vous aimeriez un époux si le ciel vous en donnait un?

CAROLINE.

Comme j'aimerais ma mère, si je l'avais encore.

LINDORF.

Mais, vous venez de la nommer.

CAROLINE.

J'appelle maman, une véritable amie qui m'en tient lieu; mais vous devez être fatigué?

LINDORF.

Qui! moi! pas du tout.

AIR: *De Léonce.*

Lorsque pour s'en aller bien loin,
Le voyageur se met en route;
Au bout de ses courses, il doute
S'il pourra goûter sans témoin
Le repos dont il a besoin.
Après un long pélerinage,
Il trouver. it son sort bien doux,
Si, comme moi sur son passage,
Il avait le rare avantage,
De s'entretenir avec vous
Pour se délasser du voyage.

CAROLINE, *à part.*

Qu'il est aimable ce jeune chasseur !

LINDORF, *idem.*

Qu'elle grace dans toute sa personne.

CAROLINE, *idem*

Son maintien est honnête.

LINDORF, *idem.*

Tout prévient en elle.

CAROLINE, *haut.*

Monsieur le chasseur ?

LINDORF.

Mademoiselle ?

CAROLINE, *bas.*

Je ne sais que lui dire..... *Haut.* Avez-vous fait une bonne chasse.

LINDORF.

AIR : *Du Mameluck.*

A l'entour de ces demeures,
Par les calculs les plus faux,
J'ai, depuis deux ou trois heures,
Tiré ma poudre aux moineaux.

D'honneur, je ne puis comprendre
L'épreuve où le sort m'a mis;
Hélas ! je n'ai pu rien prendre;
Mais, je crois que je suis pris.

CAROLINE, *ingénuement.*

Monsieur vous n'êtes pas en prison ici.

LINDORF, *à part.*

Quelle candeur ! *Haut.* Si fait, charmante Caroline ! Je suis en prison.

AIR : *Vous ne prononcez plus Edouard.* (de Fanchon.)

Oui, j'ai perdu ma liberté,
En écoutant votre langage;
Mais, loin d'en être tourmenté,
Moi je chéris mon esclavage.

Sous les grilles, sous les verroux,
Ces geoliers, qui font tant de peines,
S'ils étaient semblables à vous,
Chacun voudrait porter des chaînes.

CAROLINE, *embarrassée.*

Monsieur vous permettrez que je vous conduise au château; ma bonne amie pourrait s'inquiéter de ne pas me voir.

LINDORF.

Ce château appartient ?.....

CAROLINE.

A madame de Rindaw.

LINDORF.

Madame de Rindaw ?

CAROLINE.

Vous la connaissez ?....

LINDORF.

Non pas moi, j'étais alors trop jeune; mais.. mon oncle.

CAROLINE.

La voilà qui vient de ce côté. *musique.*

SCENE VI.

CAROLINE, LINDORF, Mad. RINDAW, PAULIN.

CAROLINE.

Ma bonne amie, voici un monsieur qui desire vous parler de sa famille.

MAD. RINDAW, *à Lindorf.*

Puis-je savoir comment vous vous nommez ?...

LINDORF.

Je suis le baron de Lindorf.

PAULIN, *à part.*

Un baron !...

MAD. RINDAW.

Le baron de Lindorf, neveu du commandeur de l'ordre Teutonique.

LINDORF.

Précisément.

MAD. RINDAW.

Ah ! je l'ai beaucoup connu, le commandeur ; il doit être âgé maintenant ?

LINDORF.

Il n'existe plus, c'est depuis sa mort, que j'ai le bonheur d'être votre voisin, et sans des affaires qui ne m'en ont pas laissé le temps, j'aurais pris la liberté de venir vous saluer plutôt.

PAULIN, *à part.*

C'est tout simple.

MAD. RINDAW.

Vous le voyez, nous vivons retirées, ma chère Caroline et moi, et si vous voulez venir passer les soirées ici, il ne tiendra qu'à vous.

LINDORF, *d'un ton marqué.*

J'userai de la permission, sans en abuser.

CAROLINE, *tristement.*

Il viendra tous les soirs.

MAD. RINDAW.

Caroline est quelquefois rêveuse, vous la distrairez, n'est-ce pas monsieur le baron ?

LINDORF.

Oh ! de tout mon cœur.

PAULIN, *bas.*

Je l'aurions parié.

MAD. RINDAW.

Ce n'est pas qu'un peu de mélancolie nuise à une jeune personne, au contraire, cela lui donne un air intéressant.

LINDORF.

Mademoiselle n'a pas besoin de cela pour le paraître.

CAROLINE, *embarrassée.*

Je ne demande pas un compliment.

PAULIN, *bas.*

Non, mais elle n'est pas fâchée de le recevoir... Oh ! les femmes !

MAD. RINDAW.

La mélancolie est l'avant-courière de l'amour...

PAULIN, *bas.*

La bonne dame à raison.

MAD. RINDAW.

Si vous vouliez voir le château, je vous accompagnerais avec Caroline.

CAROLINE, *embarassée.*

Un autre moment serait peut-être plus favorable...

LINDORF, *à part.*

Ciel ! ma présence la gêne. *haut.* Mademoiselle à raison, un autre moment... permettez que je prenne congé de vous...

MAD. RINDAW.

J'espère que vous reviendrez bientôt.

LINDORF.

Je vous le promets...

MAD. RINDAW.

Au lieu de sortir par cette porte, si vous voulez passer par le château ? Paulin, conduisez monsieur le baron.

AIR *du Vaudeville du Pont des Arts.*

MAD. RINDAW.
Nous regrettons votre absence ;
Adieu donc jusqu'à ce soir.
Nous conservons l'espérance
Que vous reviendrez nous voir.

LINDORF.
Votre offre est des plus aimables,
Je l'accepte de bon gré ;
Que ces lieux sont agréables,
Oh ! bientôt j'y reviendrai.

ENSEMBLE.

LINDORF.
Ils regrettent mon absence ;
Adieu donc jusqu'à ce soir ;
Je conserve l'espérance
Que je reviendrai les voir.

TOUS.
Nous regrettons votre absence,
Adieu donc jusqu'à ce soir ;
Nous conservons l'esperance
Que vous reviendrez nous voir.

MAD. RINDAW.
Vous verrez notre fontaine,
Vous verrez notre jeu d'arc ;

Vous verrez notre garenne,
Nos moulins et notre parc.

ENSEMBLE.

LINDORF.
Je regrette, etc.

TOUS.
Nous regrettons, etc.

CAROLINE, *à part.*
Mon cœur désire ; il me semble,
Le revoir ; et cependant,
Pour mon repos, moi je tremble
Qu'il ne vienne trop souvent.

ENSEMBLE.

LINDORF.
Je regrette, etc.

TOUS.
Nous regrettons, etc.

SCENE VII.

CAROLINE, Mad RINDAW.

MAD. RINDAW.

Il a tout pour lui ce jeune homme, grace, noblesse, fortune, naissance.

CAROLINE, *tranquillement.*

Je m'en suis apperçue.

MAD. RINDAW.

Voilà, ma chère amie, l'époux qu'il te faut.

CAROLINE, *à part.*

Pourquoi m'est-il défendu de dire que je suis mariée au comte de Walstein.

MAD. RINDAW.

Tu ne réponds pas, mon enfant. Ah! c'est ton mariage projeté avec le comte.

CAROLINE, *émue.*

Il est vrai qu'il m'inquiète beaucoup.

MAD. RINDAW.

Il est si laid, ce comte de Walstein, il faut que le chambellan, ton père, ait perdu la tête; mais, console-toi, j'ai quelqu'ascendant sur lui et je te promets que ce mariage, ne se fera pas; non, tu ne seras jamais la comtesse de Walstein, la femme d'un borgne d'un.....

CAROLINE, *bas.*

J'espère bien ne pas le revoir, cet époux.

MAD. RINDAW.

Que dis-tu?

CAROLINE, *troublée.*

Je pense à la laideur extrême de celui qui est... que l'on veut qui soit mon époux.

MAD. RINDAW.

Quelle différence au près du baron de Lindorf. A ton âge on voulut aussi me marier sans me consulter; mais je m'apperçus à temps que mon futur louchait horriblement, et je ne voulus plus entendre parler de lui. Il est vrai que j'aimais déjà ton père à la folie et si je n'ai pu l'épouser.. Mais.. ne r'ouvrons pas d'anciennes blessures... Voyons un peu où j'en suis restée hier de Roland le furieux.

CAROLINE.

Voyons mon rosier. *Elle l'arrose.*

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

Hier encor, rosier charmant,
De toi seul j'étais occupée;
Pourquoi mon âme, en ce moment,
De Lindorf est-elle frappée?

MAD. RINDAW, *la regardant.*

Son retour l'occupe, et d'ailleurs
D'amour je connais les routines;
Oui, tout en arrangeant ses fleurs,
Caroline est sur les épines.

SCENE VIII.

Mad. RINDAW, *lisant*, CAROLINE, *à ses fleurs*, LINDORF, *sur la route*

LINDORF

Je n'ai pu sortir de ces lieux; quelle femme! ou plutôt quelle ange que cette demoiselle Caroline! ses traits, ses accens, son regard, tout est là. Je l'aime, je l'adore!

MAD. RINDAW, *lisant.*

Quel homme que ce Roland!

CAROLINE, *à ses fleurs.*

Il reviendra ce soir, mais je ne veux pas y être; je resterai dans ma chambre.

LINDORF, *avec un crayon écrit.*

Ecrivons-lui le tendre amour que je ressens pour elle.

AIR *du Poëte satirique.*

Ecrivons vite à Caroline ;
Ah ! que son minois est joli !
Si son jeune cœur me devine,
Alors mon but sera rempli.

MAD. RINDAW, *lisant.*

C'est ainsi que dans ma jeunesse
On rencontrait plus d'un galant ;
Qu'il parle bien à sa maîtresse !
On n'aime plus comme Roland.

EN TRIO.

LINDORF.	MAD. DE RINDAW.	CAROLINE.
Ecrivons vite à Caroline ;	Tu le liras, ma Caroline ;	Travaille, pauvre Caroline !
Ah ! que son minois est joli !	Ah ! que ce roman est joli !	Ah ! que ce rosier est joli !
Si son jeune cœur me devine,	Si ton jeune cœur le devine,	Il fleurira, je le devine,
Alors mon but sera rempli.	Alors mon but sera rempli.	Alors mon but sera rempli.

LINDORF.

Il faudra bien qu'elle prononce,
Voyant cet écrit de ma main ;
Dieu d'amour, fais que sa réponse
Soit favorable à mon destin.

(Ils recommencent le trio.)

CAROLINE.

Jolis boutons, que je m'applique
A vous effeuiller tour à tour ;
Qu'il faut de soins. Ah ! je me pique
Voilà l'image de l'amour.

(Ils recommencent le trio.)

Lindorf jette la lettre près de Caroline et se sauve. Caroline la ramasse.

SCENE IX.

Mad. RINDAW, CAROLINE.

CAROLINE, *tenant la lettre.*

A Part. Eh quoi ? il ose m'écrire. Ah! je ne le sens que trop, je ne devais pas le laisser entrer ici.

MAD. RINDAW.

Qui donc ?

CAROLINE, *à part.*

C'est moi qui l'ai reçu, c'est moi qui suis seule coupable.

MAD. RINDAW.

Coupable ! et de quoi ?

CAROLINE, *à part.*

Que pensera-t-il de moi? Bien du mal sans doute, puisqu'il m'écrit.

MAD. RINDAW.

Mais, à qui en as-tu ?

CAROLINE, *toujours à part.*

Non, je ne la décacheterai pas. Je veux la donner à ma bonne amie, cette vilaine lettre.

MAD. RINDAW, *se levant.*

Une lettre !

CAROLINE.

C'est M. le baron de Lindorf ; mais en vérité je ne sais pourquoi.... il s'est permis... Je vais la lui renvoyer sur le champ, et sans l'ouvrir encore... Paulin...

MAD. RINDAW.

Que faites vous?

AIR *du Vaudeville de l'Intrigue dans la Hotte.*

Je vois déjà dans ce message,
Pour vous quelques beaux compliments.
Ma fille; vous êtes dans l'âge
De ces sortes d'événemens.
Ne vous en plaignez pas, ma chère,
Par des regrets mal-entendus ;
On a si peu de temps à plaire,
Si long-temps à ne plaire plus.

Et d'ailleurs si vous renvoyez cette lettre, comment saurez-vous ce qu'elle contient?

CAROLINE, *lui donnant la lettre.*

Tenez la voici, faites-en ce que vous voudrez.

MAD. RINDAW, *l'ouvrant.*

C'est seulement pour savoir, de quel stile écrit un jeune homme aussi bien élevé. *Elle lit.* « Je vais mademoiselle » mettre le comble à mes torts et à votre colère en » osant vous écrire, je le sais; mais, votre refus de me » conduire au château, m'a trop affirmé que je me suis » attiré votre colère, pour que je ne me hâte pas de cher- » cher à paraître excusable. Ah! quels que soient mes torts, » je n'aurai pas celui de me présenter à Rindaw sans votre » aveu. J'ose le demander, cet aveu que je saurai mériter. » Oh! mademoiselle, décidez entièrement de ma conduite » et de mon sort, et daignez m'honorer d'un pardon né- » cessaire au bonheur de ma vie. »

Le baron de Lindorf.

CAROLINE, *avec feu.*

Comme cette lettre est écrite !

MAD. RINDAW.

En vérité, il est charmant.

CAROLINE.

AIR *Et la femme dans une rose.*

Malgré ses torts, il me séduit,
Pour charmer il a plus d'un titre,
Décence, amour, candeur, esprit,
Que de grace dans son épitre !
Je sens mon trouble qui s'accroît,
Par le feu qu'à sa lettre il donne.
Dieu ! faut-il que son style soit
Aimable autant que sa personne.

MAD. RINDAW.

Il faut lui répondre.

CAROLINE.

Je croyais que ce serait vous.

MAD. RINDAW.

Tu sais bien que la faiblesse de ma vue m'empêche d'écrire ; écris en mon nom, je dicterai.

CAROLINE, *s'apprête.*

J'y suis.

MAD. RINDAW; *elle dicte.*

« M. le baron, votre lettre est venue fort à propos pour » consoler Caroline.....»

CAROLINE.

Je ne mettrai pas cela, c'est contredire absolument ce qu'il peut penser de moi.

MAD. RINDAW.

Vous êtes d'une singularité ; eh bien voyons, recommençons. *elle dicte encore.* « mademoiselle de Lichtfiel est » dans la joie la plus grande de voir que.... »

CAROLINE, *jetant la plume.*

Eh ! maman, je vous conjure, ne parlons ni de mon désespoir ni de ma joie.

MAD. RINDAW.

Ma foi, mademoiselle, vous m'impatientez, faites votre réponse vous même, je ne m'en mêle plus

CAROLINE, *écrit et lit.*

« M. le baron, j'ai montré votre lettre à madame la » baronne, qui, ne pouvant vous répondre, m'a chargé de le » faire pour elle, et de vous prier, M, de ne point manquer » de venir ce soir à Rindaw. M. le baron de Lindorf doit » être bien sur, dès qu'il est connu, de la manière dont il « sera reçu.

MAD. RINDAW.

On n'écrit pas plus froidement. Alons, c'est égal. Paulin ! Paulin ! *Musique.*

SCÉNE X.

LES MÊMES, PAULIN.

MAD. RINDAW.

Vous allez vîtement porter cette lettre au baron de Lindorf, au château de Risberg.

PAULIN, *tenant la lettre.*

Cela suffit.

MAD. RINDAW.

Attendez, je veux au moins y mettre le cachet qui porte mes armes.

CAROLINE.

Je vais le chercher.

MAD. RINDAW.

Il faut que j'y aille moi-même ; vous ne savez pas où il est.

CAROLINE.

Je vous aiderai à le chercher. *Elles sortent. musique.*

SCENE XI.

PAULIN, *seul*

Tout ceci m'annonce quelque chose ; l'embarras de made-

moiselle Caroline, l'empressement de ce jeune chasseur. C'est qu'il est bien ce jeune chasseur ! ce n'est pas sans dessein qu'il a débusqué de ce côté.

AIR : *J'étais bon chasseur.*

Un jeune amant est un chasseur,
L'carquois de l'amour est sa gib'cière ;
Jeune fille, à l'air de candeur,
Est l'tendre gibier qu'il préfère.
Si vous avez un r'gard bien doux,
La marche et la taille légère,
Fillettes, prenez garde à vous,
Chacun veut chasser sur vos terres.

Nous sommes tous chasseurs ; il paraît
Qu'en fait d'droits j'avons tous les nôtres.
La terre est une grande forêt
Où les uns font la chasse aux autres.
Mais, parmi ce monde obligeant,
Soyez francs, soyez débonnaires,
Et surtout ayez de l'argent,
Chacun veut chasser sur vos terres.

(Musique.)

SCENE XII.

PAULIN, LINDORF, *en officier.*

LINDORF, *sur la route.*

On n'aura pas seulement daigné ouvrir ma lettre ; on me l'aura renvoyée, peut être est-elle en chemin. Cruelle incertitude !

PAULIN.

On parle sur la route.

LINDORF.

Non, je ne puis y tenir plus long-temps, il faut que je sache mon sort.

PAULIN.

Tiens, c'est drôle.

DUO.

AIR : *Duo du Mariage de Scarron.*

Si dans cette plaine,
Quelqu'amant formait des vœux,
On pourrait, sans peine,
L'entendre de ces lieux.

LINDORF.

Caroline, je suis confus,
De ta froideur, de ton refus.

PAULIN.

C'est agréabl' ; mais dans c'moment,
Qu'est-ce que j'entends ? serait-ce un amant ? (*bis.*)

EN DUO.

PAULIN.

Si dans cette plaine,
Quelqu'amant formait des vœux,
On pourrait, sans peine,
L'entendre de ces lieux.

LINDORF.

Si dans cette plaine,
L'amour exauçait mes vœux,
Je verrais, sans peine,
Ma belle dans ces lieux.

LINDORF, *regarde à travers la grille.*

Je ne la vois pas.

PAULIN, *l'appercevant*

Eh mais ! voilà M. le baron lui-même.

LINDORF.

Paulin, Mademoiselle de Lichtfiel est-elle dans son jardin ?

PAULIN.

Non monsieur. Mais, elle ne peut tarder à revenir, car, je l'attends pour cacheter cette lettre.

LINDORF.

Elle vient d'écrire?

PAULIN.

Oui, et c'est à vous; mais entrez donc, M. le baron.

LINDORF, *entrant.*

Voyons. *Il prend la lettre et lit tout bas.* (*musique.*)

PAULIN, *à part.*

Allons dire à madame la baronne, qu'il n'y a plus besoin de cachet; justement voici mademoiselle Caroline. *Il sort.*

LINDORF.

Caroline! *Musique.*

SCENE XIII.

CAROLINE, LINDORF,

LINDORF, *embarrassé.*

Une seconde visite si près de la première a droit de vous surprendre, mademoiselle?

CAROLINE, *même jeu.*

Si le motif qui la commande....

LINDORF.

Le motif?...

AIR : *Que ne suis-je la Fougère?*

D'autres diraient: la tendresse,
Le sentiment le plus vif,
Le besoin d'une maîtresse,
Tout cela, c'est mon motif.

Moi, le motif qui m'attire,
C'est votre cœur à gagner;
Je ne veux pas vous le dire,
Tâchez de le deviner.

CAROLINE.

Si je le puis....

LINDORF.

Il s'agit du bonheur, de l'existence d'un homme qui voudrait mourir, plutôt que de vous avoir déplu.

CAROLINE.

Pourquoi Lindorf?

LINDORF, *avec volubilité.*

Caroline, le doute affreux où ma laissé votre refus de me conduire au château est la cause de mon égarement; je vous aime, je vous adore, et je ne veux pas sortir d'ici que vous n'ayez décidé de mon sort. Ou plutôt, Caroline, laissez interpréter à votre heureux amant, votre silence et votre trouble. Un sourire me suffit; sûr de votre aveu, de celui de madame de Rindaw, je cours obtenir celui de mon père; demain peut-être ce sera à votre époux que vous pourrez avouer que vous l'aimez.

CAROLINE, *émue.*

Je ne puis parler, je n'en ai pas la force.

LINDORF, *se disposant à partir.*

Ce silence! ce trouble! m'en disent assez; je suis heureux. Non, ma chère Caroline, je n'ai plus un instant à perdre.... je pars....

CAROLINE, *d'une voix étouffée.*

Arrêtez Lindorf, qu'allez-vous faire? vous ne savez pas.... apprenez....

LINDORF.

Qu'allez-vous me dire ?...

CAROLINE, *émue.*

Un secret....

LINDORF, *idem.*

Un secret, parlez Caroline... vous me faites mourir...

CAROLINE.

Eh bien, je suis...

LINDORF.

Vous êtes ?....

CAROLINE.

Je suis mariée.

LINDORF, *avec explosion.*

Mariée! (*à part.*) quoi si jeune elle serait... (*haut avec délire*) Non, non, vous m'abusez Caroline, vous vous jouez d'un malheureux dont vous égarez la raison.

CAROLINE.

Ce que j'ai dit n'est que trop vrai.

LINDORF.

Mais, madame de Rindaw?

CAROLINE.

Elle l'ignore, je vous l'ai dit, c'est un secret...

LINDORF.

O Caroline! Caroline! où m'a conduit votre dissimulation.

CAROLINE.

Lindorf! cher Lindorf! au nom du ciel calmez-vous. Eh! ne suis-je pas bien plus malheureuse encore ?

LINDORF, *avec feu.*

Vous, malheureuse! *à part.* et pour comble d'infortune je suis aimé. *haut.* Caroline, expliquez-moi donc ce mystère, dont la découverte me tue ? quel est cette inconcevable époux, qui peut vous laisser à vous même, et négliger ainsi le plus grand des biens ?

CAROLINE, *avec volubilité.*

Pour servir l'ambition du chambellan de Lichtfield, mon père, je fus forcée d'épouser un seigneur de la cour, que le roi protégeait. La disproportion d'âge, la laideur, la difformité de mon époux, me remplirent de dégoût pour lui. Aussitôt après mon mariage, je lui confiai que les menaces de mon père, m'avaient seule déterminée à le conclure. Je priai mon époux de me laisser retourner à Rindaw, où j'avais été élevée. Il y consentit. Mais, mon père y mit pour condition, que je garderais le secret le plus inviolable. Je l'ai trahi ce fatal secret; mais c'est vous qui m'y avez forcée. Adieu, Lindorf, fuyez-moi pour toujours, et oubliez, s'il est possible, l'infortunée Caroline.

LINDORF, *avec passion.*

Que je vous fuie! que je vous oublie! oh! jamais! jamais! Dites-un seul mot et vos liens seront brisés. Le roi est juste; il m'aime, il m'entendra.

CAROLINE.

Le roi n'est-il pas aussi l'ami, le protecteur du comte de Walstein?

LINDORF.

Le comte de Walstein!

CAROLINE.

Est mon époux.

LINDORF, *à part.*

Ciel! moi, qui viens de lui écrire.

CAROLINE.

D'où naît ce trouble?

LINDORF, *haut.*

Ah! Caroline, combien je suis à plaindre. Ecoutez, et vous allez connaître à quel homme le ciel vous a donnée. Le comte de Walstein fut ma victime, ou plutôt celle d'une méprise fatale. J'aimais pour la première fois. J'aimais Louise, jeune villageoise, que j'allais suborner, lorsque le comte de Walstein, parlait à mon amante, afin de prévenir mon crime. Nous avions tous deux des pistolets. Je m'approchai, en lui criant de se défendre. Vous le voulez, dit-il, et il chercha à m'arrêter le bras et à me parler. Je lui criai une seconde fois de se défendre. Il recule quelques pas, et tire son coup en l'air. Le mien part en même temps et blesse mon généreux ami, de manière à le rendre méconnaissable. Lindorf, me dit-il, après avoir reçu des secours et m'avoir convaincu de son innocence: tout ce que j'exige de vous, c'est que cette aventure reste inconnue. Je vous pardonne, vous aime toujours, et pour plus grande preuve d'attachement, je vous offre la main de Mathilde, ma sœur. Si elle peut vous plaire, que ce nouveau lien nous rende le modèle des véritables amis. Voilà quelle fut la conduite du mortel généreux auquel vous appartenez; voyez combien je serais coupable en restant davantage avec vous.

CAROLINE.

Quoi cet homme vertueux est mon époux?

LINDORF, *lui donnant un portrait.*

Voilà le portrait de votre époux, tel qu'il était avant ce funeste malheur. Quelle autre que vous en est plus digne!

CAROLINE.

Elle regarde le portrait avec plaisir, et le serre dans son sein.

Adieu, Lindorf! adieu pour toujours.

DUO.

LINDORF.

AIR : *du Vaudeville de la belle Marie.*

L'amour qui me domine,
Me blesse de ses traits;
Mais il faut, Caroline,
Ne nous revoir jamais.

CAROLINE.

Si, n'écoutant que la nature,
Nous fûmes amans en ce jour;
L'honneur va, par cette rupture,
Réparer les torts de l'amour.

EN DUO.

LINDORF.	CAROLINE.
L'amour qui me domine,	L'amour qui me domine,
Me blesse de ses traits;	Me blesse de ses traits;
Mais il faut, Caroline,	Il faut que Caroline
Ne nous revoir jamais.	Vous oublie à jamais.

LINDORF.

Pourrai-je ne pas vous entendre,
Vous m'offrez, par un trait nouveau,
Ce que l'amour a de plus tendre,
Ce que l'amour a de plus beau.

(Ils recommencent le duo.) (Lindorf sort.)

SCENE XIV.

CAROLINE, *seule à la grille.*

Il est parti. (*Musique.*) Ah ! je respire !... (*Musique.*) Imprudente! qu'allais-je faire? (*Musique.*) Combien j'eusse été coupable en l'écoutant davantage. Fatal aveuglement! que tu me coûteras de larmes... J'étais prête à trahir l'époux qui mérite toute ma tendresse; mais... Cet époux, pourrai-je jamais retrouver son cœur, après avoir dédaigné son amour... Après avoir payé ses soins de l'abandon le plus cruel et le plus humiliant. (*musique.*) Non, non Lindorf, je ne dois jamais vous revoir. (*musique.*)

SCENE XV.

CAROLINE, Mad. RINDAW, PAULIN, PAYSANS.

MAD. RINDAW.

Oui, ma Caroline, tu épouseras Lindorf; il te convient; c'est le mari qu'il te faut.

CAROLINE.

(*Avec explosion.*) Ma bonne amie.

MAD. RINDAW.

Je vais trouver le chambellan, ton père. Je lui fais le portrait de Lindorf; je lui peins l'amour qu'il a pour toi, le tendre penchant que tu ressens pour lui; il en est touché, il vous marie tous deux. Et moi, je me félicite d'avoir fait un mariage si bien assorti.

CAROLINE.

Mais, vous n'y pensez pas.

MAD. RINDAW.

Si fait, si fait.

CAROLINE.

Puisque vous êtes décidée à cela, il faut que je vous découvre un secret qui va arrêter votre résolution. Votre

Caroline ! oh ! je suis bien coupable ! votre Caroline, que vous croyez libre, absolument libre, est l'épouse du comte de Walstein.

MAD. RINDAW.

Le comte de Walstein ! l'ambassadeur du Roi ?

CAROLINE.

Lui même. (*musique.*)

MAD. RINDAW.

Voilà pourtant comme ce chambellan manque de confiance envers son ancienne amie; voilà comme il sacrifie l'inclination de sa fille; car puisque tu t'es laissée charmer par le baron de Lindorf, il faut bien que tu n'ayes pas épousé le comte par amour. C'est affreux ! C'est abominable ! allons, madame, il faut aller retrouver votre époux sur le champ. Si je voyais avec plaisir Lindorf vous faire la cour, c'est que j'ignorais... mais à présent que je suis instruite, ma réputation, mon honneur, tout m'ordonne de vous rendre à votre époux..... Partons..

CAROLINE.

Ah ! c'est ce que je désire... mais ne pourriez-vous différer ce voyage de quelque temps.

MAD. RINDAW.

Non, non. Oh! bien oui, le différer. Faire jaser sur moi. J'ai commis une imprudence sans le savoir. Il faut la réparer.

MAD. RINDAW.

Allons.... Paulin, tout le monde, préparez tout pour notre départ. (*les paysans arrivent.*)

CAOLINE.

Daignez attendre encore.

MAD. RINDAW.

Je n'attends rien ; l'occasion d'une reconnaissance semblable est trop rare, pour que je ne m'empresse pas de la saisir. Je veux que tout le monde me suive. Que cela sera touchant ! Partons, partons.

CAROLINE, *(à part.)*

Grand dieu ! donne-moi la force de supporter ce coup.

MAD. RINDAW.

AIR : *Du Méléagre champenois.*

Allons, allons, partons tous ensemble,
Dans le chemin nos pas sont assurés ;
Il faut, amis, que ce jour rassemble
Deux vrais époux trop long-temps séparés.

CAROLINE.

Malgré mes torts, à présent rien ne m'ôte,
Sur mon époux, l'heureux espoir que j'ai;
En obtenant le pardon de ma faute,
Du moins mon cœur en sera soulagé.

TOUS.

Allons, allons, etc.

MAD RINDAW.

Ma chère enfant, c'en est fait, je vois presque
Ce tendre époux te serrer dans ses bras ;
Et c'est un trait, quoiqu'un peu romanesque,
Dont, à coup sûr, il ne se plaindra pas.

TOUS.

Allons, allons, etc.

ACTE II.

Le Théâtre représente un riche Appartement, et un cabinet de chaque côté.

SCENE PREMIERE.

MALTHILDE. *(seule.)*

Comment ? mon frère vient de recevoir une lettre de Lindorf, et il refuse de me la lire ; il croit que j'ignore que cette lettre est de celui que j'aime. Mais, devrais-je l'aimer encore, quand il paraît m'oublier ? Ah ! Lindorf, quand mon frère vous a promis ma main, pourquoi l'avez-vous acceptée ?

AIR : *de ma Tante Aurore.*

Le jour trop fatal où mon frère
A Lindorf a promis ma main,
Il avait déjà su me plaire,
Et je désirais cet hymen.
Je n'avais plus d'indifférence,
Je rougissais au moindre rien ;
Et quoiqu'heureuse en sa présence,
J'étais gauche dans mon maintien.
Oui, oui, Mathilde, tu l'aimes bien.

Depuis que le méchant s'éloigne,
Je soupire, hélas ! sans espoir ;
A mon frère en vain je témoigne
Un vif désir de le revoir.
Son absence fait mon martyre ;
Mais l'amour est mon seul soutien,
Puisque malgré moi je désire
De voir serrer ce doux lien.
Oui, oui, Mathilde, tu l'aimes bien.

SCENE II.

MATHILDE, M. DE LICHTFIELD, LE COMTE DE WALSTEIN.

WALSTEIN, *tenant une lettre.*

Oui, mon cher chambellan, Lindorf m'écrit qu'il aime éperdûment une jeune personne d'une naissance distinguée, et dont il ne peut dire le nom.

M. LICHTFIELD.

Quel contre-temps pour l'aimable Mathilde.

MATHILDE, *bas.*

On parle de moi.

WALSTEIN.

Vous voyez qu'il faut sur le champ chercher à la distraire de son amour.

M. LICHTFIELD.

Laissez-moi ce soin. (*à Mathilde.*) Ma chère Mathilde j'ai à vous apprendre une nouvelle qui vous flattera beaucoup, sans doute.

MATHILDE, *avec joie.*

Vous allez me parler de Lindorf.

WALSTEIN, *à part.*

Pauvre petite ! son cœur est pris.

M. LICHTFIELD.

Nous en parlerons si vous voulez; mais, auparavant, je vous dirai que c'est aujourd'hui que l'on vous présente à la cour.

MATHILDE, *à Walstein.*

Moi, mon frère?

WALSTEIN.

Sans doute.

AIR : *Ce Magistrat irréprochable.* (de M. Guillaume.)

Tu recevras plus d'un hommage
Dans cet agréable séjour.
Avec tes graces, à ton âge,
On peut bien paraître à la cour.

Un roi, jaloux de sa couronne,
Doit chérir ce sexe charmant.
Si les guerriers sont les soutiens du trône,
Les femmes en sont l'ornement.

M. LICHTFIELD.

En parlant de femme, quand comptez-vous faire revenir Caroline auprès de vous?

WALSTEIN.

Ne brusquons rien, chambellan, je voudrais attendre qu'elle y revînt d'elle-même.

MATHILDE.

Et moi aussi, je voudrais bien voir ma belle-sœur. Nous ne nous quitterions plus.

M. LICHTFIELD.

Ah! mon cher gendre, vous êtes trop bon; mais, puisque je suis pour quelques jours avec vous, je ne quitte pas votre château, je ne retourne pas à Lichtfield, que je n'aie écrit à Caroline à ce sujet.

WALSTEIN.

Je vous le répète, ne la contraignons pas, peut-être que le temps...

AIR : *Du partage de la richesse.*

Un mari jaloux croit utile
De garder sa femme toujours;
Avec elle, dans son asile
Il se renferme tous les jours.

Un tel mari, moi, je le blâme;
Car, on ne saurait le nier,
S'il est le géolier de sa femme,
Il est aussi son prisonnier.

UN LAQUAIS.

On demande à parler à monsieur le comte, en particulier.

WALSTEIN, *à Mathilde.*

Ma bonne amie, rentre dans ton appartement.

(*Il l'embrasse.*)

M. LICHTFIELD.

Monsieur le comte, je vous laisse. (*Il sort; musique.*)

SCENE III.

WALSTEIN, LINDORF.

LINDORF, *hors de lui.*

Mon cher Walstein.

WALSTEIN.

Mon cher Lindorf.

LINDORF.

Avez-vous reçu ma lettre?

WALSTEIN.

Oui, mon ami, et je vous félicite d'avoir rencontré.....

LINDORF.

Ah! Walstein, plaignez-moi plutôt.

WALSTEIN.

Ne m'avez-vous pas écrit que vous étiez aimé de la femme la plus adorable?

LINDORF.

Il est vrai...

WALSTEIN.

Eh bien! vous l'épouserez!

LINDORF.

Oh non! jamais.

WALSTEIN.

Y a-t-il quelques obstacles? Je vous aiderai à les lever. (*Avec chaleur.*) Je sens trop le prix d'être aimé d'une épouse vertueuse, pour ne pas vous conseiller de vous unir à la femme qui vous fait refuser ma sœur. (*avec un soupir.*) Il est si difficile de se faire aimer!

AIR : *Avec vous sous le même toit,*

Près d'un sexe aimable et charmant,
On dit qu'il est aisé de plaire.
Loin d'approuver ce sentiment,
Moi je pense tout le contraire.

Il faut être des plus adroits,
Pour faire pencher la balance,
Puisqu'il faut combattre, à la fois,
Et l'honneur, et l'indifférence.

LINDORF.

Oui... l'indifférence... mais... l'honneur... l'honneur surtout...

WALSTEIN, *avec âme.*

Je le sens ce charme inappréciable d'une épouse. et cependant je suis haï; car il faut vous l'apprendre, Lindorf, je suis marié.

musique.

LINDORF, *sans trop de surprise.*

Vous êtes marié?

WALSTEIN.

Jusqu'à présent, il m'a fallu en faire un mystère; mais à vous, mon ami, je puis.....

LINDORF, *à part.*

Pourquoi ne l'ai-je pas su plutôt.

WALSTEIN.

Il est vrai, que Caroline est jeune, qu'il me reste encore quelqu'espoir.

LINDORF, *à part.*

Quel tourment j'éprouve!

WALSTEIN.

Ah! si vous la voyiez, ma Caroline! mais non, j'aime mieux que vous ne l'ayez pas vue. Vous êtes jeune, sensible.....

LINDORF.

Le comte de Walstein me rend assez de justice, pour croire que le titre de son épouse.... suffirait pour me garantir....

WALSTEIN.

J'en suis certain; mais revenons à votre belle. Pourquoi vous obstiner à me caacher son nom?

LINDORF.

De grace ne m'en parlez pas. Je pars pour un long voyage, et je suis venu pour faire mes adieux à mon ami.

WALSTEIN, *avec chaleur.*

Vous ne partirez pas, que vous ne m'ayez confié les obstacles qui s'opposent à votre hymen. Je vous le répète, c'est le désir que j'ai d'être aimé de ma Caroline, qui me fait croire que vous serez heureux avec celle que vous chérissez.... Dites-moi au moins son nom.

LINDORF.

Son nom! et de quoi vous servirait-il?

AIR *d'Arlequin afficheur.*

Dans le monde beaucoup de gens,
A leurs noms doivent leur mérite;
Mais combien ils sont différens
De la femme qu'ici je cite.

Graces à son aimable ton,
Aux charmes que l'amour lui donne,
Chez elle, l'éclat de son nom
N'est dû qu'à sa personne.

WALSTEIN.

Mais encore?...

LINDORF.

Walstein.... quand vous saurez.... mais.... non, ne me pressez pas davantage.

WALSTEIN.

Je vous en conjure.

UN LAQUAIS.

Madame la baronne de Rindaw.

WALSTEIN.

Faites entrer.

LINDORF, *à part et troublé.*

Madame de Rindaw ici!...

SCENE IV.

LES MÊMES, CAROLINE, Mad. RINDAW.

WALSTEIN, *allant au-devant de madame Rindaw.*

Ah! madame la baronne! (*Appercevant Caroline.*) Dieux! Caroline! (*musique.*)

LINDORF.

Ma Caroline! La vôtre!...

CAROLINE, *appercevant Lindorf.*

Lindorf! mon époux! (*Elle s'évanouit.*)

LINDORF.

Fuyons! (*Il sort.*)

Tout le monde porte des secours à Caroline. *musique.*

SCENE V.

WALSTEIN, Mad. RINDAW, CAROLINE, MATHILDE, M. DE LICHTFIELD, PAULIN.

WALSTEIN.

Mes amis, elle se meurt....

MAD. RINDAW.

Paulin, courez partout, il faut du secours!...

M. LICHTFIELD.

Ma fille!...

PAULIN.

Ma jeune maîtresse. *(il sort.)*

WALSTEIN, *auprès de Caroline, avec Mathilde.*

Ma chère Caroline!

MAD. RINDAW, *d'un ton précieux.*

Vous... ici, M. le chambellan?

M. LICHTFIELD.

Ah! madame! dans quel moment vous retrouvé-je?...

MATHILDE, *à Caroline.*

Eh bien, ma sœur, comment vous trouvez-vous?

CAROLINE, *faiblement.*

Où suis-je? ma bonne amie, M. le comte.

MAD. RINDAW, *à M. Lichtfield.*

Je suis instruite de son mariage.

M. LICHTFIELD.

Quoi? vous savez?...

MAD. RINDAW.

Je sais tout; j'ai à vous parler.

M. LICHTFIELD.

Aussi bien puisqu'elle va mieux, je crois qu'il serait bon de les laisser seuls.

WALSTEIN, *à part avec une voix étouffée.*

O Lindorf! Lindorf! je devine à présent ton fatal secret.

(M. Lichtfield et madame de Rindaw font signe à Mathilde de sortir; ils sortent tous trois.)

SCENE VI.

CAROLINE, WALSTEIN, *à ses genoux.*

WALSTEIN, *tenant la main de Caroline.*

Caroline! Caroline!

CAROLINE.

Lindorf!...

WALSTEIN.

C'est Lindorf qu'elle appelle.

CAROLINE.

Ah! monsieur de Walstein.... pardonnez....

WALSTEIN, *tendrement.*

Vous respirez, ne suis-je pas assez heureux.

(Elle se lève.)

CAROLINE, *avec âme.*

Homme admirable!...

WALSTEIN, *à part.*

C'est à Lindorf qu'elle pense.

CAROLINE, *bas, en fixant le comte.*

Pourquoi n'ai-je pas su l'apprécier?

WALSTEIN, *bas.*

Elle me regarde avec bonté; mais, je m'abuse, elle se croit auprès de mon ami.

CAROLINE.

Qu'elle âme est la vôtre?

WALSTEIN, *avec feu.*

Ah! ne m'accusez pas, je sacrifierai tout pour votre bonheur.

CAROLINE, *tendrement.*

Tout.... absolument tout?...

WALSTEIN.

Oui.... (*bas.*) Je la devine.

CAROLINE, *bas.*

Il ne m'entend pas.

WALSTEIN.

AIR : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Ne craignez rien de ma faiblesse;
Ici, connaissez mieux mon cœur;
Je gémis du trait qui vous blesse,
Je ne veux que votre bonheur. (*bis.*)

Si je suis par trop haïssable;
Si mon aspect trouble vos yeux,
Un mot va mettre entre nous deux
Une barrière insurmontable.

CAROLINE, *à part.*

Il me laisse assez voir qu'il n'est plus temps de l'aimer. Malheureuse Caroline!

WALSTEIN.

Venez prendre du repos dans un appartement plus commode. (*Il ouvre une porte.*) Voilà celui qui vous était destiné lors de notre mariage. Je n'ai pas été un seul jour sans le visiter.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Cet appartement, ô ma chère,
Pour moi fut toujours sans attraits;
J'y passais la journée entière
Loin de la femme que j'aimais.

En d'autres temps, les soins, l'étude,
Me l'auraient fait trouver bien doux;
Mais, je sentais sa solitude,
En songeant qu'il était pour vous.

CAROLINE.

Homme généreux! que de reconnaissance!

WALSTEIN.

Je ne fais que mon devoir.

CAROLINE, *à part.*

Pourquoi ai-je trahi le mien? que ne puis-je lui dire combien je l'aime!

WALSTEIN, *à part.*

Elle ne m'aimera jamais.

CAROLINE, *avec timidité.*

M. le comte?

WALSTEIN.

Caroline ?

CAROLINE, *à part.*

Combien je suis émue ! (*haut.*) Si j'osais vous demander....

WALSTEIN.

Je vous entends, vous voulez être seule.

CAROLINE, *à part d'un ton piqué.*

Il craint de rester avec moi ; que je suis malheureuse !

WALSTEIN, *même jeu.*

Ma présence lui déplaît, laissons la libre.

DUO.

AIR *de la Signora Malade.*

Rentrez, jeune comtesse,
Dans votre appartement.

CAROLINE, *à part.*

Le cruel, il me laisse
En proie à mon tourment.

WALSTEIN, *à part.*

Combien mon cœur souffre en ce moment.

CAROLINE, *à part.*

Je paierai cher mon égarement.

WALSTEIN, *à part.*

Fatale indifférence !

CAROLINE, *à part.*

Il craint donc ma présence ?

EN DUO.

WALSTEIN.	CAROLINE.
Ah ! je le vois, hélas !	Il m'abandonne, hélas !
Elle ne m'aime pas.	C'est qu'il ne m'aime pas.
Je le vois, je le vois, elle ne m'aime pas.	Je le vois (*bis*) c'est qu'il ne m'aime pas.

(*Caroline entre dans l'appartement.*) *musique.*

SCENE VII.

WALSTEIN, *seul.*

Il n'est plus d'espoir.... (*musique.*) Malheureux Walstein où t'a conduit ton aveugle complaisance. (*musique.*) Mais, je ne saurais m'abuser plus long-temps, c'est Lindorf qu'elle aime. Mon mariage étant secret, mon ami la croyait libre ; il n'est point coupable ; mais.... Caroline ne l'est pas non plus. Peut-on commander à son cœur ? C'est moi seul.... mais.... je puis.... Oui, je romprai ces nœuds qui font le malheur de Caroline ; elle épousera celui qu'elle aime. Lindorf et Caroline seront heureux. Mais... si un jour... Tout à l'heure encore n'a-t-elle pas laissé sa main dans la mienne ?. , . Ne m'a-t-elle pas parlé ?.... (*musique.*) Non... non... Mon amour m'égare... Je n'exigerai pas ce sacrifice. Elle épousera Lindorf. Mais... (*musique.*) Où est-il ? Envoyons vîte après lui ; qu'il revienne sans délais. Je veux, j'ordonne qu'il soit l'époux de Caroline... (*musique.*) On vient, craignons qu'on ne me fasse changer de résolution. *Il sort.*

SCENE VIII.

M. DE LICHTFIELD, Mad. RINDAW, MATHILDE.

MATHILDE, *paraissant la premiere.*

Tout est calme, vous pouvez entrer.

MAD. RINDAW.

Laissez-moi, chambellan, laissez-moi voir comment se trouve Caroline.

M. LICHTFIELD.

Mais, baronne, au nom de nos anciennes amours.

MAD. RINDAW.

Je n'écoute rien.

M. LICHTFIELD.

Pourquoi sur un mot, vous lever, vous emporter ?...

MAD. RINDAW.

Vous êtes si brusque, si peu galant.

M. LICHTFIELD.

Je sais cela, baronne.

MAD. RINDAW.

Tâchez donc de vous en corriger.

M. LICHTFIELD.

Impossible, le pli est pris.

AIR : *En deux moitiés, dit-on, le Sort.*

Tenez, moi je suis un bon-homme,
Qui parle toujours franchement;
Ce que plus d'un galant renomme,
M'ennuie et me déplaît souvent.
Trop d'attention m'effarouche;
Mais auprès d'un sexe enchanteur,
Si le ton brusque est sur ma bouche,
La politesse est dans mon cœur.

MATHILDE, *à part.*

C'est toujours quelque chose.

MAD. RINDAW.

M'avoir fait un mystère du mariage de votre fille.

M. LICHTFIELD.

Quand je vous dis que le Roi ....

MAD. RINDAW.

C'est comme au sujet de Mathilde, vous vouliez encore me taire que Lindorf devait l'épouser.

MATHILDE, *avec un soupir.*

Ah ! oui, mon mariage avec Lindorf.

MAD. RINDAW, *à part.*

Voyons si elle l'aime toujours. (*haut.*) Vous soupirez, mademoiselle. Peut-être n'êtes-vous pas payée de retour... Peut-être a-t-on trahi les sermens que l'on vous a faits ?

MATHILDE.

Les sermens ? on ne m'en a pas fait. Et quand bien même, à quoi servent-ils maintenant ?

AIR : *Corneille nous fait ses adieux*, (de Boileau à Auteuil.)

L'homme sait agir prudemment,
Pour avoir l'aveu d'une belle;
Les grands mots et le sentiment,
Ne sont pas ménagés près d'elle.
On promet d'aimer constamment,
On jure d'aimer pour la vie,
On se souvient bien du serment;
Mais, c'est la femme qu'on oublie.

MAD. RINDAW

J'ai passé par là, j'ai aimé un ingrat ; mais quand une fois je fus certaine de sa froideur... je ne songeai plus à lui.

MATHILDE.

Que ne puis-je faire comme vous ?

M. LICHTFIELD.

Jamais il ne vous est arrivé d'y penser à cet ingrat ?

MAD. RINDAW, *d'un ton précieux.*

C'est mon secret... Les hommes ont déjà bien assez d'amour-propre, sans leur avouer encore nos faiblesses. C'est un grand malheur pour une femme que d'être née sensible!.. Aussi ai-je bien fait de ne point me marier.

AIR : *Je vous fuis, adieu, bois charmans.*

Jadis, dans les nœuds de l'himen,
Rien ne coûtait à la tendresse ;
Et le plaisir et le chagrin
Se partageaient avec ivresse.

Quand on se marie aujourd'hui,
Rien n'est partagé sur mon âme,
Le plaisir est pour le mari
Et le chagrin est pour la femme.

M. LICHTFIELD.

Ah ! baronne ! malgré vos rigueurs, je suis sûr que l'ingrat dont vous parlez vous aime toujours.

MAD. RINDAW.

C'est bon, c'est bon. (*musique.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE, *paraissant, et regardant partout.*

Il n'y est plus ! (*musique*) *appercevant tout le monde.* Ah ! mon père ! ma bonne amie, combien je suis fâchée de l'inquiétude où je vous ai mis.

MATHILDE.

Vous nous avez fait bien peur.

MAD. RINDAW.

Oui, son évanouissement ma singulièrement émue.

M. LICHTFIELD.

J'ai tremblé pour ses jours.

MAD. RINDAW.

Eh. bien ! quel est le résultat de ton entretien avec le comte ?

CAROLINE.

Ne m'interrogez pas. Si vous saviez combien mon époux..

M. LICHTFIELD.

Allons, baronne, puisque ma fille est hors de danger, allez prendre un peu de repos... à peine êtes-vous remise de votre fatigue.

MAD. RINDAW.

Comment donc ?.. M. Lichtfield... de la prévenance... ceci passe la plaisanterie.

M. LICHTFIELD.

Permettez que je vous conduise à vôtre appartement. (*Il lui présente la main.*)

MAD. RINDAW.

Eh bien! à la bonne heure. Pourquoi donc n'êtes-vous aimable que de loin en loin... *(Elle lui donne la main, ils sortent.*)

MATHILDE.

(*Regardant Caroline qui a l'air rêveur.*)

Elle est encore accablée...Voyons si l'on sait ce qu'est devenu Lindorf. (*elle sort.*) *musique.*

SCENE X.

CAROLINE, *seule.*

Ah ! Lindorf ! Lindorf ! à quels regrets m'avez-vous condamnée. Je perds sans pouvoir vous aimer, l'amour et l'estime de mon époux....mais, si je ne puis posséder le cœur de cet époux que j'ai tant offensé. *musique.* qu'il me reste aumoins la consolation de lui sacrifier ma vie. Qu'il voie par mes soins, que sa Caroline ne fut qu'égarée, s'il veuts'éloigner de moi, son image me restera. Ah ! Lindorf ! quelle preuve d'amitié vous mavez donnée en me remettant son portrait, ce cher portrait dont rien ne pourra me détacher. *(à ce moment Walstein parait.) (Musique.*)

SCENE XI.

WALSTEIN, CAROLINE.

WALSTEIN, *dans le fond du théâtre.*

Caroline seule !...

CAROLINE, *regardant le portrait.*

Ah, Lindorf, combien je vous remercie.

WALSTEIN, *à part.*

Elle parle de Lindorf!

CAROLINE, *baisant le portrait.*

Cher portrait!

WALSTEIN, *idem.*

Elle baise un portrait !

CAROLINE.

Si tu savais combien je t'aime.

WALSTEIN, *idem.*

Combien je t'aime!

CAROLINE.

C'est à Lindorf, que je dois le bonheur de te presser sur mon sein.

WALSTEIN, *idem.*

Lindorf! toujours Lindorf!...

CAROLINE.

Combien ton absence me fait souffrir.

WALSTEIN, *idem.*

Je n'en puis plus.

CAROLINE.

ROMANCE.

Un jour par éclairait mon âme,
J'unissais l'amour au devoir,
J'osais me livrer à ma flamme,
Ecouter le plus doux espoir.
Mais, puis-je m'abuser encore ?
Cet espoir s'éteint dans mon cœur ;
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où vas-tu chercher le bonheur ?

WALSTEIN, *à part.*

Quelle situation !

CAROLINE.

Même air.

Tu deviendras mon bien suprême,
O ! le plus chéri des portraits !
Tiens-moi lieu de celui que j'aime ;
Viens, du moins, me rendre ses traits.
Mais, puis-je m'abuser encore ?
J'ai ses traits, je n'ai plus son cœur.
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où vas-tu chercher le bonheur ?

WALSTEIN, *ému.*

Plus d'espoir.

CAROLINE.

(*Baise le portrait, le renfonce dans son sein, et dit avec dépit :*)

Pour toi, tu ne me quitteras jamais.

WALSTEIN, *s'approchant.*

(*D'une voix étouffée.*) Oh ! je n'y tiens plus ! Caroline, oubliez l'infortuné Walstein ! Adieu pour toujours. Je vais trouver le roi... Ce mariage... Vous allez apprendre à me connaître. (*musique. Il sort précipitamment.*)

SCENE XII.

CAROLINE, *seule.*

Ah ciel ! où va-t-il porter ses pas ? Quel égarement ! Walstein ! Walstein !

Elle va pour sortir, tout le monde arrive. musique.

SCENE XIII.

CAROLINE, M. LICHTFIELD, Mad. RINDAW, MATHILDE, PAULIN, tout le monde.

M. LICHTFIELD.

Que veulent dire ces cris ?

CAROLINE, *avec égarement.*

Mon père ! ma bonne amie ! Il me fuit ! il m'abandonne !

MATHILDE.

Qui donc ?

CAROLINE.

Mon époux ; le comte de Walstein, le cruel !.. quand j'allais lui donner les marques de ma tendresse... mais... ne perdez pas de temps : allez, volez sur ses pas, ramenez-le ; dites-lui que Caroline n'aime, ne veut, ne désire que son époux....

M. LICHTFIELD.

Mes amis parcourez tous les chemins...tâchez de trouver le comte et de le ramener au château...

MAD. RINDAW.

Mon dieu ! mon dieu ! quelle terrible journée !...

(*On reconduit Caroline à son appartement. Musique. Tableau.*)

ACTE III.

Le Théâtre représente le parc du château de Walstein; à droite, un berceau.

SCENE PREMIERE.

LINDORF. *seul.*

Où fuir !... *(Musique.)* De quel côté porter mes pas pour n'être plus un obstacle au bonheur de Walstein !...Ce parc, d'où je croyais sortir aisément, se trouve fermé partout... Cependant il faut m'éloigner de Caroline...Oh !.. oui, il le faut....

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

J'ignore, hélas! ce qu'amour me destine;
Mais l'amitié me crie en ce séjour :
Lindorf ! Lindorf! oubliez Caroline,
Et que l'honneur l'emporte sur l'amour.
Je ne dois plus, d'une plainte imprudente
Importuner l'éternel aujourd'hui.
Oui, je perdrai le cœur de mon amante,
Pour conserver le cœur de mon ami.

Jeunes amans, que le désir enflamme,
A votre amour gardez-vous d'obéir ;
Il faut aimer ; adorer une femme ;
Mais un ami, vous devez le chérir.
Consacrez tout aux sentimens durables ;
Car dans ce siècle où l'on aime à demi,
Vous trouverez vingt amantes aimables,
Avant d'avoir pu trouver un ami.

SCENE II.

LINDORF, PAULIN.

PAULIN.

AIR : *Du Pas redoublé.*

Puisque du lieu de votre exil
Monsieur, j'ai su m'instruire,
En garçon adroit et subtil
Ici je dois vous dire :

Qu'une belle d'un air troublé
Cherche votre retraite,
Elle vient au pas redoublé,
Battrons-nous en retraite?...

LINDORF.

Qu'est-ce que cela signifie?

PAULIN.

Que mademoiselle Mathilde suit mes pas.

LINDORF.

Mathilde !....

PAULIN.

Elle-même! Voulez-vous l'attendre ou vous éloigner?

LINDORF, *troublé.*

Non, non, je veux l'attendre.

PAULIN.

La voici.... (*à part.*) Elle sait que Lindorf aime Caroline, que va-t-elle lui dire?... *(Il sort.)*

SCENE III.

LINDORF, MATHILDE.

MATHILDE, *à part.*

Le voilà seul, il pense à Caroline. Aurai-je le courage de lui faire les reproches qu'il mérite?....

LINDORF, *l'appercevant.*

Mademoiselle... vous saviez que j'étais ici?

MATHILDE.

Mademoiselle.?... je ne suis donc plus Mathilde pour vous?....

LINDORF.

Pardon, Mathilde, je vous fais de la peine... c'est que...

MATHILDE.

Il y a si long-temps que nous sommes séparés !... Peut-être que le temps vous a fait m'oublier?...

LINDORF, *à part.*

Toujours aimable !.. toujours aimante !...*(haut)* Moi! vous oublier !..

MATHILDE, *bas.*

Comme il sait feindre !..

AIR : *En deux moitiés, dit-on, le Sort.*

S'éloigne-t-on de la beauté
Que l'on jurait d'aimer sans cesse,
On lui promet fidélité;
Mais plus loin, qu'un autre paraisse,
On oublie alors le retour;
On s'engage sans qu'on y pense;
Et tel qui part avec l'amour,
Revient avec l'indifférence.

LINDORF.

L'indifférence !...Mathilde ne doit point la craindre.

MATHILDE, *avec un air de feindre.*

Non, car Lindorf rougirait de s'en rendre coupable.

LINDORF, *à part.*

Serait-elle encore abusée !...

MATHILDE, *à part.*

Il se trouble !... voyons jusqu'où il poussera la perfidie! *(haut.)* Depuis ce matin vous êtes au château; il faut que vous ayez eu des motifs bien puissans pour n'avoir point demandé à me voir.

LINDORF.

Je m'avoue coupable. Quand on aime bien, on ne peut trouver d'excuse à un pareil reproche.

MATHILDE, *d'un ton marqué.*

Quand on aime bien !...

LINDORF.

Oui, je puis le dire avec assurance.

MATHILDE.

Mais le prouver....

AIR : *Soyez humains comme des loups.*

Plus d'un amant, faux ou volage,
A vingt belles, dans chaque mot,
Dit : je t'aime; mais ce langage,
Sur ses lèvres meurt aussitôt.
Je vois dans cette circonstance,
Que, l'amour pour vous éprouver
Mit, hélas! trop de différence,
Entre le dire et le prouver.

LINDORF, *à part.*

Elle est charmante!. Caroline, pourquoi vous ai-je vue?.

MATHILDE.

Que parlez-vous de Caroline ?

LINDORF.

Ciel ! je me suis trahi. *(musique.)*

MATHILDE.

Ne cherchez pas à retenir un mot qui vous est échappé si naturellement. Respectez-le encore ce nom de Caroline, il doit vous être bien cher.

LINDORF.

Ah ! Mathilde, ne m'accablez pas; je suis assez malheureux. Il est vrai qu'en m'éloignant de vous le hasard me fit rencontrer Caroline: l'admirer, la chérir, fut l'ouvrage d'un moment; mais je reconnus bientôt quelle était mon erreur; seul ici, je rêvais à l'inconséquence de ma conduite, je m'accusais de légèreté; vous paraissez, c'est alors que je me vois bien plus coupable encore !...

MATHILDE, *avec franchise.*

Mais vous aimiez Caroline ?

AIR : *De Téniers.*

Il est vrai, j'aimai cette belle ;
Mais son époux est mon ami ;
Et de mes sentimens pour elle,
Bientôt je me suis repenti.

Que cet amour, éteint à son aurore,
Compte pour rien ; qu'il soit nul entre nous.
Par ce moyen mon cœur est libre encore,
Et je ne veux aimer que vous.

MATHILDE.

On n'est pas plus adroit... qu'un amour contrarié donne d'esprit à un amant....

LINDORF.

Cessez ce persifflage, et croyez...

MATHILDE.

Je veux croire à tout, excepté à votre amour pour moi.

LINDORF.

Ne vous en ai-je pas dit assez ? faut-il vous répéter que l'honneur m'ordonne de renoncer à Caroline ? Et d'ailleurs, vous êtes-vous point apperçue combien votre présence a ajouté à la force d'un pareil motif ?

MATHILDE, *à part.*

M'aimerait-il encore ? (*haut.*) Ainsi, grace à votre amitié pour mon frère, vous me redevenez fidelle.

LINDORF.

Dites que c'est grace à vos charmes que je suis fidelle à l'amitié.

MATHILDE.

Ecoutez, Lindorf, voulez-vous me laisser croire que vous m'aimez encore ?

LINDORF.

Je veux vous le prouver.

MATHILDE.

Vous êtes pris au mot, le sacrifice que je vais exiger est grand.

LINDORF.

Je vous entends ; il faut vous jurer de ne plus voir Caroline, de ne plus lui parler.

MATHILDE.

Au contraire, il faut la voir; lui parler... en un mot, lui apprendre vous-même, que vous n'avez plus d'amour pour elle, et que c'est moi qui la remplace dans votre cœur.

LINDORF.

Quel cruel sacrifice !.. J'étais loin de m'attendre...

MATHILDE

Vous... hésitez...

LINDORF, *faiblement.*

Non, Mathilde.

MATHILDE.

Il faut qu'elle ignore que c'est moi qui l'exige; que cela vienne de vous... de vous seul... Je veux en être témoin.

LINDORF.

Comment se pourra-t-il que vous soyez présente à notre entretien? MATHILDE, *réfléchissant.*

Nous trouverons peut-être quelques moyens. C'est cela... faites venir Caroline dans ce parc, sans lui dire que j'y suis. LINDORF, *embarrassé.*

Quoi !.. il faudra absolument...

MATHILDE.

Avez-vous déjà changé de résolution ?...

LINDORF.

Pardon, chère Mathilde... Paulin !.. Paulin !..

SCENE IV.

LES MÊMES, PAULIN.

LINDORF.

Puis-je compter sur ton intelligence ?..

PAULIN.

Oui, monsieur, de quoi s'agit-il ?..

LINDORF.

Il faut, sur-le-champ, aller trouver mademoiselle de Lichtfield, et lui dire qu'un inconnu lui demande en grâce un moment d'entretien. PAULIN.

Cela suffit. *(Il sort. musique.)*

SCENE V.

LINDORF, MATHILDE.

LINDORF.

Eh bien, Mathilde, tant de soumission n'est-il pas une preuve d'amour?

MATHILDE.

Le résultat de votre entretien avec Caroline, m'en dira davantage.

LINDORF.

AIR : *Un Arlequin de la Scène Italienne.*

Quoi qu'il en coûte à mon âme attendrie,
Bientôt je vais m'expliquer sans détour ;
Mathilde, ici se voyant obéie,
Ne pourra plus douter de mon amour.

MATHILDE, *à part.*

En exigeant, devant moi qu'il répète
A ma rivale un discours peu flatteur,
On pourra bien me traiter de coquette ;
Mais rien ne doit coûter à mon bonheur.

EN DUO.

MATHILDE.

Quoi qu'il en coûte à son âme attendrie,
Bientôt il va s'expliquer sans détour ;
Mathilde, ici se voyant obéie,
Ne pourra plus douter de son amour.

LINDORF.

Quoi qu'il en coûte à mon âme attendrie,
Bientôt je vais m'expliquer sans détour.
Mathilde, ici se voyant obéie,
Ne pourra plus douter de mon amour.

LINDORF.

Si je l'épouse, au moins je m'imagine
Voir mon ami pour toujours satisfait.
Plus aisément j'oublierai Caroline,
En m'efforçant d'aimer un autre objet.

Ils recommencent le duo.

MATHILDE.

Caroline vient de ce côté ; ne nous laissons pas surprendre. (*Elle se cache sous le berceau.*)

LINDORF, *à part.*

Quel trouble s'empare de moi !

SCENE VI.

LINDORF, CAROLINE, MATHILDE, cachée.

CAROLINE, *à part.*

Lindorf !... (*musique.*) Je m'y attendais...

LINDORF.

Pardon, madame la comtesse. Peut-être me suis-je rendu importun ?

CAROLINE.

Je pourrais me plaindre d'abord de votre peu de confiance. Pourquoi avoir usé de subterfuge pour me faire venir ici ?

LINDORF.

Comment ?

CAROLINE.

Vous me faites dire qu'un inconnu me demande...

LINDORF.

Je craignais...

CAROLINE.

Ah ! Lindorf !.. à présent pouvez-vous craindre Caroline ?.

LINDORF.

Pouvais-je prendre trop de précaution pour ne point troubler votre tranquillité.

MATHILDE, *à part.*

Il n'a pas craint de troubler la mienne.

LINDORF, *à Caroline.*

Songez que votre bonheur m'est plus cher que la vie !

CAROLINE.

Puisse ce bonheur, que vous me souhaitez si ardemment, se réaliser un jour !

MATHILDE, *à part.*

Pauvre petite sœur.

CAROLINE.

Nous avons été bien coupables, Lindorf!..

LINDORF.

Oui; mais notre faute est déjà réparée.

MATHILDE, *à part.*

Pas tout-à-fait encore.

CAROLINE.

Le comte de Walstein méritait une épouse qui ne songeât qu'à lui.

LINDORF.

Il méritait un ami bien autre que moi.

CAROLINE.

Et pouvez-vous vous accuser, lorsque c'est moi qui suis seule coupable? Vous ignoriez à Rindaw que j'étais liée pour la vie, et moi je savais, en vous écoutant, que je n'étais pas libre.

MATHILDE, *à part.*

Il n'est donc pas si fautif!..

LINDORF.

Caroline.

CAROLINE.

Lindorf.

LINDORF.

Je serai digne de mon ami.

CAROLINE.

Je serai digne de mon époux.

LINDORF.

Madame la comtesse, il faut que vous fassiez quelque chose en ma faveur.

CAROLINE.

Parlez, baron, que faut-il?

LINDORF.

AIR : *Jettez les yeux sur cette lettre.*

Il faut d'abord, jeune comtesse,
Me pardonner mes sentimens;
Il faut oublier ma tendresse;
Il faut oublier mes sermens.
Il faut encor, femme charmante,
Avec une autre me lier;
Il faut enfin que mon amante
M'ordonne de me marier.

MATHILDE, *à part.*

A-t-il bien envie d'obéir?...

CAROLINE.

Puisque la raison, le devoir vous ont donné le courage de me faire cette demande, je dois y répondre. Mais auparavant, dites-moi quelle est la femme qui sut fixer votre choix?

LINDORF.

AIR: *Du Vaudeville de l'Intrigue sur les Toits.*

Elle est aimable, elle est jolie;
Je voudrais le dire par-tout;
Mais je connais sa modestie,
Je dois la ménager en tout.
Pour peindre l'objet de ma flamme,
Il me suffira d'affirmer,
Qu'après vous, c'est la seule femme
Que désormais je puisse aimer.

MATHILDE.

Cela me raccommode avec lui.

CAROLINE.

Doit-on craindre de nommer celle qu'on aime?

LINDORF.

Vous le désirez ?

CAROLINE.

Je l'exige.

LINDORF.

Celle que j'aime...

CAROLINE.

Eh bien ?

LINDORF.

Eh bien, Caroline, cette femme intéressante, à qui je dois mon bonheur et votre tranquillité, cette femme qui vous remplace dans mon cœur...

CAROLINE, *avec intérêt.*

C'est ?...

LINDORF.

Mathilde. (*musique.*)

MATHILDE, *à part.*

Ah ! que j'avais besoin d'entendre cet aveu !

CAROLINE.

Mathilde !...quel heureux événement ! Vous deviez être uni à elle avant de me connaître ; vous l'aimiez, sans doute ; j'approuve ce retour sur vous-même. Mathilde est instruite des sentimens que le même instant a vu naître et mourir en nous ; mais elle ne peut s'en affliger.

MATHILDE.

A présent, non.

CAROLINE.

Vous devez penser, qu'après une semblable rupture, j'ai besoin de m'épancher dans le sein de ma sœur. Souffrez....

LINDORF.

Vous allez la voir. (*Il prend la main de Mathilde, la conduit à Caroline, et se retire. musique.*)

SCENE VII.

CAROLINE, MATHILDE.

CAROLINE.

Vous nous écoutiez ?

MATHILDE.

Oui, Caroline ; me pardonnerez-vous mon indiscrétion ?

CAROLINE.

Peut-être qu'une autre à ma place la trouverait blâmable ; mais je me plais à vous excuser.

MATHILDE.

Un tel langage...

CAROLINE.

Vous aimez Lindorf ?...

MATHILDE.

Oh ! beaucoup.

CAROLINE, *avec calme.*

Il le mérite.

MATHILDE.

Il est si aimable !...

CAROLINE.

Il sait si bien aimer !

MATHILDE, *à part.*

Son cœur lui parlerait-il encore pour Lindorf ?... (*haut.*) Pardon, ma chère Caroline ; peut-être que ma présence, le sujet de cet entretien ajoutent à des regrets...

CAROLINE.

Moi, regretter Lindorf !.. non, Mathilde ; aimez-le pour toujours comme je l'aimai quelques instans ; jouissez en paix du bonheur d'être l'objet de ses vœux, de son amour...

MATHILDE.

Trop généreuse rivale !...

CAROLINE, *l'interrompant.*

Rivale !.. Mathilde, que ce mot ne sorte jamais de votre bouche.

AIR : *de Délia et Verican.*

Présent du ciel, l'amitié qu'on révère
Ne permet pas un mot si peu flatteur.
Moi, ta rivale ! Y penses-tu, ma chère ?...
Apprends donc mieux à lire dans mon cœur.

MATHILDE.

Avec plaisir j'apprecie
Cette aimable et douce ardeur !
Oui, tu seras mon amie,
Tu seras ma bonne sœur.
Oui, ma sœur,
Oui, ma sœur.

L'astre du jour, doux soleil qui pénètre,
Par ses rayons, ce feuillage enchanteur,
L'astre du jour, ici pour nous peut-être,
Vient annoncer l'aurore du bonheur.

ENSEMBLE.

Avec plaisir, etc.

CAROLINE.

Oui, je saurai partager votre bonheur ; il m'aidera à supporter les coups qui me menacent.

MATHILDE.

Vous, malheureuse !... Je croyais que c'était sans effort et sans contrainte que vous renonciez à Lindorf.

CAROLINE.

Croyez-le, Mathilde ; c'est sans trouble que je verrai Lindorf prendre le titre de votre époux ; mais pourrai-je supporter l'indifférence du comte de Walstein ?

MATHILDE.

Ne craignez-vous point de vous abuser, en doutant de la tendresse de mon frère ? Ah ! que je serais tranquille sur votre bonheur, si j'étais sûre que vous pussiez aimer votre époux.

CAROLINE.

Oui, je l'aime. Si vous pouviez connaître toute la grandeur de son âme, ce qu'il a fait pour Lindorf, ce que Lindorf lui doit, si vous saviez enfin ce qui m'a fait aimer votre frère ; oh ! non, vous ne seriez plus surprise du changement subit qui s'est opéré dans mon cœur. Mon empressement à tâcher de réparer mes torts, ma rupture

avec Lindorf, mon amour, oui, mon amour pour Walstein, rien de ce qui se passe en moi ne vous surprendrait, et vous diriez : j'approuve Caroline, puisqu'elle agit d'après son cœur, et d'après la nature et le devoir.

MATHILDE.

Quoi! vous aimez mon frère! ah! ma bonne amie, je suis sûre de votre félicité, de la mienne!.. mais que dis-je! vous redoutez la froideur de votre époux! Vous aurez pris pour de l'indifférence ce qui n'était que du dépit.

CAROLINE.

Fasse le ciel que je me sois trompée... *musique.*

SCENE VIII.

MATHILDE, CAROLINE, LINDORF.

LINDORF.

J'accours vous dire, que le chambellan et madame de Rindaw viennent de ce côté.

MATHILDE.

Vous faites bien de nous en prévenir; madame de Rindaw aime tant les aventures, que pour tâcher d'en découvrir une entre nous, elle nous eût peut-être écoutées avant que nous ne l'eussions apperçue.

CAROLINE.

Ne faudra-t-il pas toujours l'instruire de cette entrevue?

MATHILDE.

Oui; mais il est quelques détails qu'il serait peut-être sage de lui taire.

LINDORF.

On n'a pas plus de prévoyance.

CAROLINE.

En effet, il suffira à madame de Rindaw d'apprendre le résultat de notre entretien.

LINDORF.

Il est donc tel que je pouvais le désirer! Mathilde est toujours l'amie de la comtesse de Walstein. *(musique.)*

SCENE IX.

LES MÊMES, Mad. DE RINDAW, M. DE LICHTFIELD.

MAD. RINDAW, *étonnée.*

Quoi! Lindorf... (*musique.*)

M. LICHTFIELD.

Vous, ma fille! vous, la comtesse de Walstein! pourquoi vous trouvé-je ici avec le baron de Lindorf? Répondez...

CAROLINE.

AIR : *Du Vaudeville de Gentil-Bernard.*

Au pied de ces chênes antiques,
Moi-même je viens déposer
Les restes encor chimériques
D'un lien que j'ai su briser.

MATHILDE.

Caroline, prudente et sage,
Vient d'offrir, à mon cœur ému,

Avec l'exemple du courage,
L'heroïsme de la vertu.

MAD. RINDAW, *à Lindorf.*

Et vous, M. le baron, pourquoi, lorsqu'on vous croit bien loin ?...

LINDORF.

Quand vous saurez, madame... *(On entend du bruit.)*

SCENE X.

LES MÊMES, PAULIN, *accourant.*

PAULIN.

V'là M. le comte, v'là M. comte; nous l'avons retrouvé; quel bonheur!.. quelle joie!.. *(musique.)*

SCENE XI.

LES MÊMES, WALSTEIN, *Villageois et Villageoises, tout le monde.*

WALSTEIN, *tout essoufflé.*

(*A Caroline.*) Tenez, madame, lisez. (*il lui donne un parchemin.*)

CAROLINE, *lisant.*

« Le roi consentant à la dissolution du mariage d'Edouard » Auguste, comte de Walstein, et de Caroline de Lichte- » field, le déclare nul, et les parties libres de contracter » d'autres engagemens »... Comment, comte, vous avez..

WALSTEIN.

Oui, Caroline, vous serez heureuse en épousant celui que votre cœur a choisi. (*Il l'unit à Lindorf.*)

LINDORF, *étonné.*

Mon ami!..

MAD. RINDAW ET M. LICHTFIELD.

Walstein! que faites-vous?..

WALSTEIN.

Leur bonheur; ils s'aiment.

CAROLINE, *à Walstein.*

Cher et cruel ami, as-tu pu quitter ainsi ta Caroline, qui t'adore, qui n'aime que toi seul au monde; oui, je l'avouerai, j'ai vu Lindorf un moment avec plaisir. Mais vois si j'ai reconnu mon erreur... tiens le voilà ce portrait que j'aime; regarde-le bien; vois, reconnais l'objet qu'il représente. C'est lui qui possède mon cœur uniquement; c'est à lui seul que je veux être. Et cet écrit, cette annullation de notre mariage, comment peux-tu croire que je l'accepte... ces nœuds qui m'unissent à toi, ces nœuds que le ciel a formés, que mon cœur approuve, tu veux les rompre... mais non, Caroline est ton épouse.

(Elle déchire le parchemin.)

WALSTEIN, *avec étonnement.*

Que vois-je?..

MATHILDE.

Je respire!..

LINDORF.

Bien, Caroline.

MAD. RINDAW.

Tout cela prend une tournure vraiment romanesque.

CAROLINE, *à Walstein.*

Apprenez à présent le mystère de ce portrait.

WALSTEIN.

Je sais qu'il vous est cher, que c'est le mien, je suis heureux, et ne veux rien savoir de plus.

CAROLINE.

C'est à Lindorf que vous devez le cœur de votre Caroline.

WALSTEIN, *à Lindorf.*

O généreux ami!

CAROLINE, *à Walstein.*

Il vous devait tout.

WALSTEIN.

C'est moi, c'est moi qui lui dois plus que la vie... mais comment m'acquitterai-je jamais?..

LINDORF.

En donnant à votre ami le titre de votre frère.

WALSTEIN.

Il se pourrait que ma sœur...

LINDORF.

Mathilde est aimée; elle est le seul objet de mes vœux.

WALSTEIN.

Mais après cet événement?...

MATHILDE.

Lindorf m'a tout avoué; je l'aimais, pouvais-je ne le point trouver excusable?

WALSTEIN.

Ma sœur, mon ami, notre bonheur à tous n'est donc plus incertain.

M. LICHTFIELD.

Voilà enfin deux mariages assortis.

MAD. RINDAW.

Deux à la fois! cela tient du merveilleux!...

PAULIN.

Que j'sommes content d'voir tout çà finir si joliment.

CAROLINE.

Mes amis, oublions nos chagrins passés. Vous, mon époux, daignez me pardonner une erreur qui nous a coûté bien des tourmens, et que ce jour éclaire à la fois le triomphe de l'amour et de la générosité.

(*musique, tableau, ballet.*)

FIN.

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 350 4

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 350 4